

Sifflets tschokwe

Instruments de message, objets de prestige

par Dominique Remondino

« Nous étions toujours surpris de constater avec quelle efficacité et quelle rapidité les nouvelles se transmettaient. Les "indigènes" étaient au courant des nouvelles du pays, parfois même du Congo, bien avant nous, et bien avant que les moyens de transmission officiels nous en informent. Ils s'envoyaient des messages de différentes manières, entre autres en se servant de ces sifflets ».

Ce témoignage, recueilli de la bouche de Mme Henrique Quirinio da Fonseca* plus de soixante ans après son départ d'Angola, est précieux. L'utilisation de ces petits objets raffinés en bois ou en ivoire, souvent ornés d'une tête magnifiquement patinée, reste peu connue.

Les sifflets sont souvent représentés dans les monographies et les catalogues d'expositions sur l'art tschokwe. La question de leur fonction n'est cependant pour ainsi dire pas abordée.

José Redinha¹, ethnologue portugais qui travaillait en Angola depuis le milieu des années 30, nous a fait part de ses observations, recueillies sur place au début de son séjour : « D'après les dires des natifs, au temps des guerres tribales, il existait des individus capables de transmettre de longs messages assez précis à l'aide de ces sifflets, principalement de nuit, d'une rive à l'autre de grands fleuves, en imitant le chant des oiseaux nocturnes ». De même, selon Jean-Sébastien Laurenty², le sifflet est avant tout un instrument de message, utilisé à la chasse, à la guerre ou dans les sociétés secrètes.

Par une succession de sons « hauts » et « bas », il permettrait de traduire des formules stéréotypées, connues d'un « groupe de populations ». En introduction à son important ouvrage sur les aérophones d'Afrique centrale,

Laurenty rapporte l'anecdote d'un « officiel gouvernemental qui était anxieux d'éviter la

dispersion complète des gens d'un village avant qu'il n'entre dans l'agglomération pour collecter les impôts et participer aux palabres. Il se rendit compte que la nouvelle de son approche avait été transmise de village en village ». Le moyen de « téléphonie rupestre » le plus puissant était le tambour à fente, avant le sifflet, la trompe et même le « langage crié ». Le collecteur d'impôts de l'anecdote aurait fait confisquer tous les tambours à fente de la région sans pour autant éviter la dispersion de ses administrés à son approche...

Marie-Louise Bastin³ caractérise le sifflet comme un instrument qui « sert à appeler les gens ». À les rappeler de la brousse, pour qu'ils reviennent au village, ou pour demander de l'aide aux compagnons lors de la chasse.

Mais les sifflets auraient aussi été utilisés en temps de guerre, pour marcher au combat en faisant le plus de bruit possible pour intimider l'ennemi.

Une grande variété de formes

Sur la base des immenses collections du Musée de Tervuren, Laurenty (1974) recense une quinzaine de formes différentes de sifflets en bois. Il y ajoute environ autant de formes de sifflets en ivoire, sans compter les sifflets en noix évidées, en pinces de crabe ou en cornes de vache.

On retiendra de cette étude minutieuse que la répartition des sifflets figurés, ornés de têtes, parfois même de figurines entières,

Fig. 1 : Sifflet tschokwe, masque cikunza, R.D.C., Angola.
Bois. H. : 9,4 cm.
© Musée Dapper.
Inv. n° 2171.
Photo H. Dubois.





Fig. 2 : Sifflet surmonté de deux cornes d'antilope sculptées.
Coll. O. Cohen, Genève.

Fig. 3 : Sifflet représentant un masque.
Bois. H. : 9,5 cm.
Ex-collection Henrique Quirino da Fonseca.

Fig. 4 : Sifflet sans ornement figuratif.
Bois. H. : 13,2 cm.
Ancienne collection Henrique Quirino da Fonseca.



Fig. 5 (face et dos) : Sifflet à magnifique coiffure. Ce sifflet a été récolté avant 1910. Ancienne collection du vicomte d'Ouvrier, avant 1935. Exposé à l'Exposition internationale de Paris, section coloniale belge, 1938. Coll. privée.

Fig. 6 : Plaque d'objets extraite de H. Baumann, 1935, p. 91.



1. „Jupembe.“ Kleines Rhythylophon für den Währungsger. Pono. Tschokwe. 2. „kasengosenga.“ Trillerpfeifen. Mahakabolo. Tschokwe. 3. „ngoma.“ Bedecktrömsel. Mahakabolo. Tschokwe. 4. „mukupela.“ Sanduhrtrömsel. Tlaswa. Tschokwe. 5. „manjata.“ Fußrastel für Zauberer. Mwandoli. Tschokwe. 6. „kafala.“ Wirtstaste. Bula. Tschokwe.

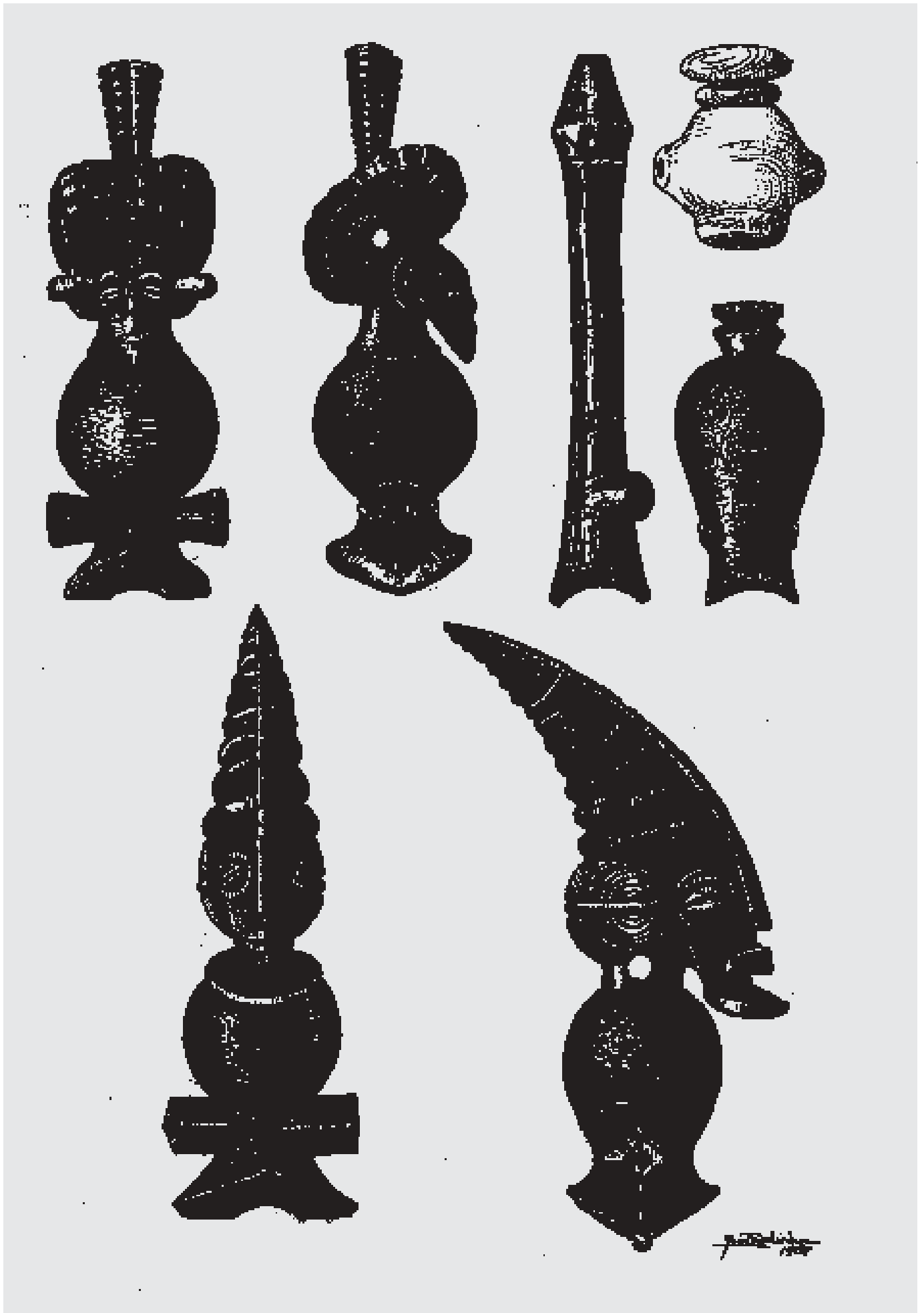


Fig. 7 : Planche de
dessins tirée de
Album
ethnografico (sans
date de
publication), de
J. Redinha. La
planche est signée
et datée 1937.

Fig. 8 : Sifflet
tschokwe, R.D.C.,
Angola.
Bois. H. : 10,2 cm.
© Musée Dapper.
Inv. n° 2174.
Photo H. Dubois.



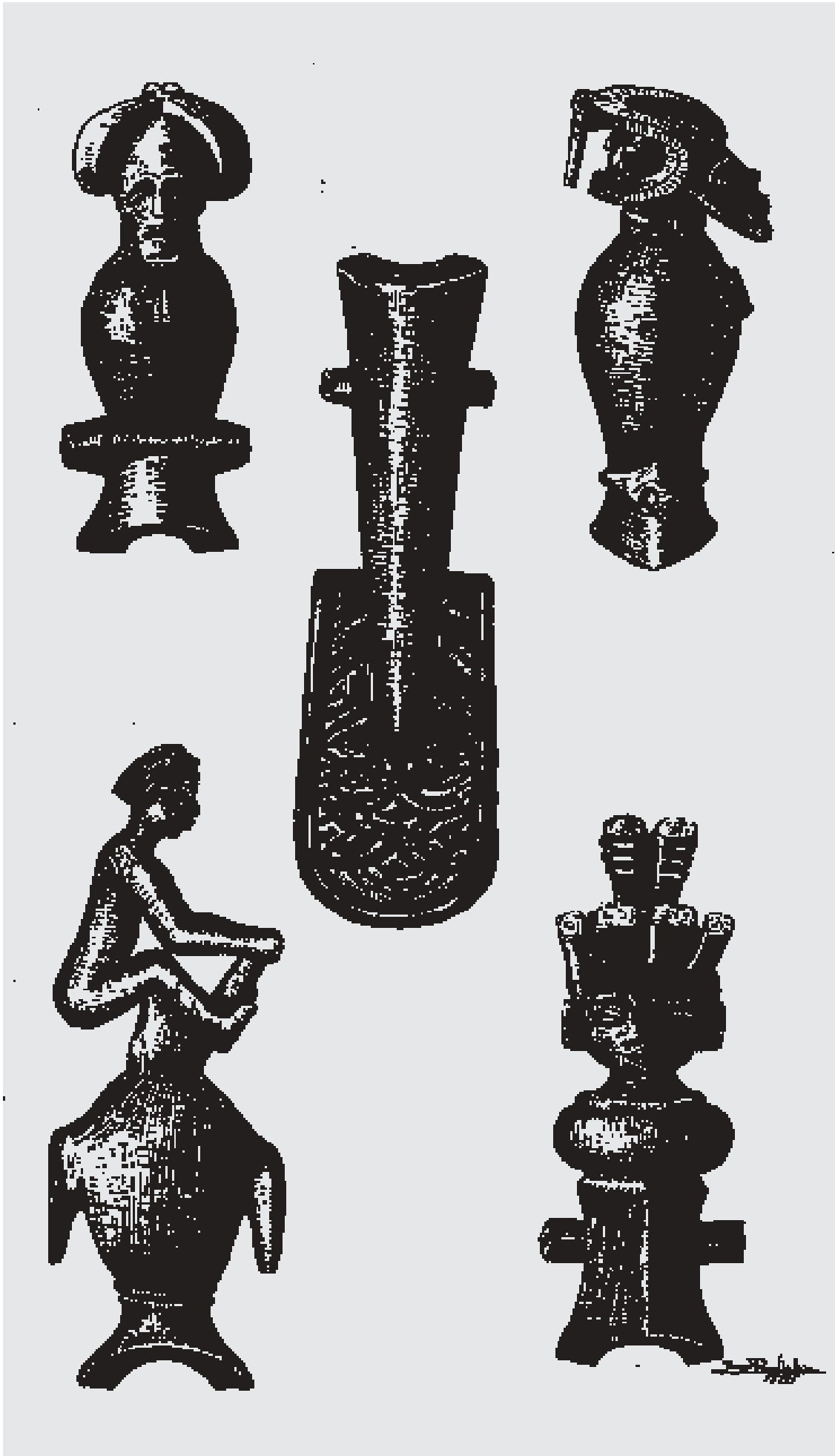


Fig. 9 : Planche de dessins tirée de *Album ethnografico* (sans date de publication), de J. Redinha. La planche est signée et datée 1937.

Fig. 10 : Sifflet représentant un personnage debout, inscrit dans une tête et chevauchant une sorte d'arc. Ce motif, difficile à interpréter, se rapproche de celui du sifflet dessiné par J. Redinha (voir fig. 9) qu'il décrit dans la notice comme un « cycliste ».

In : Laurenty, Jean-Sébastien, *La Systématique des aérophones de l'Afrique centrale*, 1974.

Collection Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren.



Fig. 11 : Deux sifflets ornés de belles coiffures surmontées de cornes. Celui de gauche a été dessiné en 1937 par J. Redinha (voir fig. 7). L'auteur le décrit alors comme « représentant un chef ». Bois. H. : 10,5 et 10 cm. Coll. privée.

semble assez précisément dessiner le pourtour du redan angolais.

À côté d'exemples qu'on peut attribuer aux Pendé, aux Yaka ou aux Luluwa, ils sont pour leur majorité l'œuvre de sculpteurs tschokwe, installés des deux côtés de la frontière entre le nord-est de l'Angola, la Lunda et le sud du Congo. Le sifflet figuré serait donc une expression artistique propre aux Tschokwe, plus précisément à la région de la Lunda, la plus riche en sculptures du pays tschokwe.

Si Laurenty s'intéresse essentiellement à l'aspect formel des parties constituant le sifflet en tant qu'instrument à vent et très peu à ce qui fait son décor et à l'interprétation de son iconographie, les sifflets tschokwe semblent pourtant pouvoir être classés en deux grandes catégories : d'une part, les instruments purement utilitaires, parfois formelle-

ment très beaux ; d'autre part, certains sifflets s'apparentant à des objets de prestige. « Comme on le remarque souvent pour les objets destinés à un usage personnel, estime José Redinha, les sifflets de maîtres de cérémonie, chasseurs, commandants de guerre et autres personnes d'une certaine importance sociale présentent d'une grande finition artistique.

Remarque renforcée par un autre souvenir : « Lors d'une grande fête de chasseurs à laquelle nous avons assisté, pendant une simulation de combat, nous avons vu les commandants de groupes de guerriers manier les sifflets avec une expérience et une habitude certaine : ils faisaient vibrer leur signal avec agilité en bouchant les trous de modulation, puis ils le présentaient avec ostentation devant leur poitrine ».





Fig. 12 (face et profil) : Sifflet représentant un danseur masqué. Deux petites cornes d'antilope se distinguent sur sa poitrine et derrière sa coiffe. Il s'agit du même sifflet que celui dessiné par J. Redinha (voir fig. 9). Bois. H. : 8 cm. Ex-coll. Henrique Quirino da Fonseca.

Une iconographie difficile à interpréter

Dans certains cas, on peut se livrer à des suppositions sur l'identité l'appartenance sociale du propriétaire d'un sifflet en se basant sur le type de tête ou de figurine qui le décore. Les sifflets ornés d'un masque *cikunza* (fig. 1 et 8 en bas) ont très probablement été fabriqués pour un chasseur. Ce masque incarne un esprit bienfaisant, propice à la fécondité et à la chasse⁵. Redinha décrit un sifflet dessiné en 1937 (fig. 10 et 11) qui représenterait un danseur masqué et aurait appartenu à un chef de tribu⁶. Hypothèse fondée sur la forme des cornes d'une petite antilope d'un type particulier qui ornent sa coiffe et sa poitrine. C'est probablement aussi le cas du beau sifflet de la figure 15, si l'on en juge sa coiffe et la pureté hiératique de son visage. Le sifflet figure 14 s'orne d'une figurine assise se tenant le menton, motif qu'on retrouve sur d'autres supports comme des bâtons, des peignes ou des figurines de divination. Hermann Baumann⁷ l'interprète comme une représentation de l'ancêtre. Apparemment, les certitudes sont faibles dans ce domaine. Les auteurs étant avares de commentaires, on reste sur l'impression que les sifflets de quali-

té, sculptés avec raffinement et d'une ancienneté évidente, que Redinha pouvait encore trouver sur le terrain dans les années trente, appartenaient à des « castes » de guerriers et de chasseurs qui avaient déjà en bonne partie disparu à cette époque : « Quels états misérables, si toutefois on peut encore parler d'états, subsistent du temps de la grande histoire de cette région d'il y a à peine un demi-siècle ! Les seigneurs sont devenus de misérables chefs de village [...] » Baumann, Lunda, 1935⁸.

Parmi les ethnologues qui ont fait des recherches sur le terrain en Angola, il en est un qui n'est probablement pas reconnu à sa juste valeur. Je veux parler de Hermann Baumann. Ethnologue allemand, Baumann fait un premier voyage en Angola en 1930, pays alors encore très mal exploré, connu cependant par les écrits de Carvalho, Cameron, Capello-Ivens, Pogge et d'autres.

Son voyage avait pour but d'étudier les peuples, mais surtout de récolter des objets ethnographiques pour le compte du Musée de Berlin. Les objets et les prises de vue ont été publiés en 1935, dans un ouvrage aujourd'hui quasiment introuvable, *Lunda. Bei*

Fig. 13 : Sifflet en ivoire. Ce type est également attesté au Congo, chez les Pende. L'exemple du même type dessiné par J. Redinha (voir fig. 9) est plus richement décoré. Ivoire. H. : 12 cm. Ex-coll. Henrique Quirino da Fonseca.

Fig. 14 : Sifflet décoré d'une figurine assise, les coudes sur les genoux et se tenant la tête. Bois. H. : 12 cm. Ex-col Henrique Quirino da Fonseca.



Bauern und Jägern im Inner-Angola (« Lunda. Chez les paysans et chasseurs du centre de l'Angola »). On ne saurait dire si c'est le titre, peu révélateur du contenu, ou tout simplement la langue et l'époque à laquelle il a été rédigé, qui aura été la cause du manque d'intérêt suscité par cet ouvrage. Pourtant, on ne peut que constater qu'il s'agit d'une étude approfondie sur la vie matérielle et spirituelle des Tschokwe de la région de Lunda. Les grandes lignes du futur ouvrage de Marie-Louise Bastin y sont déjà esquissées. Sans s'attarder sur les conclusions de Baumann,

dépassées dans certains domaines, il est aujourd'hui intéressant d'observer la nature, la qualité et la diversité des objets collectés en 1930. On énumère un assez grand nombre de masques, beaucoup d'objets de paniers de divination, un grand nombre de chaises et d'éléments de chaises figurés, quelques belles, quoique modestes, tabatières, quelques peignes figurés, quelques statuette ainsi que de nombreux objets utilitaires. Parmi d'autres instruments de musique figure un seul sifflet, d'assez bonne facture (fig. 6). Bien entendu, on n'y trouve aucune grande



sculpture de chef tschokwe, ni même de sceptre, pas plus d'ailleurs qu'on en trouvera dans la collection du Musée de Dundo constituée peu de temps après. Dans son ouvrage, Baumann se plaint déjà qu'il faille effectuer de longues marches, loin des routes et du chemin de fer, pour trouver des témoignages anciens et authentiques de la culture indigène. De son voyage qui ne dura que quelques mois, il ramènera pourtant près de 1 400 objets, ainsi qu'un grand nombre de photographies et de films, déposés au Musée ethnographique de Berlin. Ce matériel sera en grande partie détruit durant la Seconde Guerre mondiale par les bombardements alliés. L'auteur allemand nous rapporte que les Portugais avaient privé les seigneurs, autrefois tout puissants, de tout pouvoir réel. Dans les années trente, on ne pouvait certainement plus parler de « cours » formées de dignitaires et de guerriers. La structure sociale semble nivelée par l'administration coloniale. Subsistaient des chefs de village qui jouissaient encore d'une sorte d'aura de dignité, alimentée par une tradition centenaire et le souvenir d'une gloire passée. Le matériel ethnographique récolté par Baumann reflète cette réalité : aucun objet qu'on pourrait qualifier d'« art de cour » ou d'attribut « royal » n'y figure. Les Portugais se seraient par contre beaucoup moins mêlés des activités rituelles et animistes des tribus angolaises. Masques, objets de divination, objets magiques en tout genre, figurent en bon

nombre dans ces collections des années trente. Ils continuaient à être utilisés et fabriqués, tout comme les instruments de musique traditionnels, les objets de parure, etc.

On peut donc considérer ces sifflets figuratifs comme une sorte d'attribut de classes sociales, en voie de raréfaction, puis de disparition avec le déclin des cours des chefferies dès la fin du XIX^e siècle. Il est vrai que Redinha en trouvait encore sur le terrain dans la deuxième moitié des années trente. Et à l'exception de ceux qu'il qualifie lui-même de « modernes », les sifflets auraient pour leur majorité été sculptés au XIX^e siècle. Les témoignages qu'il rapporte renvoient également au siècle passé : souvenirs évoquant des pratiques de guerres d'une autre époque, simulacres de guerres tribales appartenant à un passé belliqueux et glorieux.

*Henrique Quirino da Fonseca ⁴ travaillait en Angola depuis 1924 à la Compagnie angolaise de diamants, la « Diamang », qu'il dirigeait depuis 1932. Attiré par la culture indigène, ce haut fonctionnaire fut à l'origine des collections et de la construction du Musée de Dundo. Sa veuve se souvient qu'il employait deux collaborateurs « spécialisés » à plein temps pour récolter des objets indigènes dans la brousse : « Parfois ils rentraient bredouilles d'expéditions qui pouvaient durer des semaines, parfois la récolte était bonne et nous admirions leurs trouvailles et écoutions leurs aventures ». Selon toute évidence, l'un de ces deux collaborateurs n'était autre que José Redinha, célèbre ethnologue portugais, directeur du Musée d'Angola depuis 1959 et auteur de très nombreuses publications scientifiques. Dans son *Album ethnografico*, il raconte l'époque de la récolte des objets, les circonstances de leur trouvaille et publie une sélection de planches d'objets dessinés d'une précision remarquable, datées des années 1936 à 1940 (voir fig. 8 et 11). On y reconnaît bon nombre d'objets célèbres et plusieurs ayant appartenu à Henrique Quirino da Fonseca.

Notes :

1. Redinha, *Album ethnografico*, pp. 5-14.
2. Voir Laurenty, 1974, p. 13.
3. Bastin, 1961, p. 352.
4. Remondino, 2002.
5. Bastin, 1961, p. 371.
6. Redinha, *Album ethnografico*, p. 30.
7. Baumann, 1935, p. 67.
8. Heintze, 1999, p. 139.

Bibliographie

- Redinha, José, *Album ethnografico*, Luanda, Angola (s.d.).
 Baumann, Hermann, *Bei Bauern und Jägern im Inner-Angola*, Berlin, 1935.
 Bastin, Marie-Louise, *Arts décoratifs Tschokwe*, 2 vol., Museu do Dundo-Lunda-Angola, Lisboa, 1961.
 Laurenty, Jean-Sébastien, *La Systématique des aérophones de l'Afrique centrale*, Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren, 1974.
 Heintze, Beatrix, *Ethnografische Aneignungen*, Hambourg, 1999.
 Remondino, Dominique, *La Collection Henrique Quirino Da Fonseca*, Éditions D, Genève, 2002.

Fig. 15 : Sifflet décoré d'une tête de chef.

Bois. H. : 8 cm.

Ex-collection Henrique Quirino da Fonseca.

Fig. 16 : Sifflet tschokwe, R.D.C., Angola.

Bois. H. : 6,8 cm.

© Musée Dapper.

Inv. n° 2175.

Photo H. Dubois.

